MON FILM

12 Fr



Yvonne de CARLO
dans

Film UNIVERSAL-INTERNATIONAL

Nº 169. — 16 Novembre 1949.

AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de deux à trois mois.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 15 fr. pour les artistes résidant en France et à 25 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie destinée à l'artiste doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse affranchie à 15 francs. Nous transmettrons aussitôt.

(Nous ne pouvons accepter que les timbres français et les coupons-réponse internationaux).

★ Entre nous ★

VIVE TINO. — Si votre deuxième lettre, elle aussi, reste sans réponse, résignez-vous : c'est que l'acteur n'a pas envie de répondre, ou qu'il n'en a pas le temps. Ce sont des choses qui arrivent. Il arrive aussi que la réponse parvienne au bout de plusieurs mois, parfois au bout d'un an, alors qu'on n'y pensait plus...



Simone SIGNORET
dans
Manèges.
(Photo Films Modernes.).

R. M. L. G. G., MOUTIERS. — Distribution de *La Fille de la jungle* donnée n° 120, page 2. — La firme M.-G.-M. produit chaque année environ 25 grands films et une cinquantaine de courts métrages. — Productions annuelles : pour les États-Unis, 400 grands films, 600 courts sujets environ. Pour la France : 100 grands films, 120 courts sujets environ. Pour l'Italie, 60 grands films, 80 courts sujets environ.

M. DUDOILY-CITY. — Artistes nés en juin : Pierre Blanchar (le 30) Marie Déa (le 20), Jeanine Crispin (le 25), Huguette Duflos (le 13), Robert Cummings (le 9), Nelson Eddy (le 29), Errol Flynn (le 20), Judy Garland (le 10), Suzan Hayward (le 30), Russel Hayden (le 12), Stan Laurel (le 16), Maria Montez (le 6), Peter Lorre (le 26), Jeanette Mac Donald (le 18), Eleanor Parker (le 26), Jane Russel (le 21), Patricia Roc (le 7), Alexis Smith (le 8), Johnny Weissmuller (le 2). — A l'époque du « muet », de 1914 à 1929, on tourna de nombreux films en 12 et même 15 épisodes. — Il y a peu de jeunes artistes âgés exactement de dix-sept ans. Citons cependant : Anouk Aimée, Odile Versois, Cécile Aubry, Anouk Ferjac, Serge Emrich, et, en Amérique, Sue England, Peggy Ann Garner, qui sont aux alentours de cet âge.

LINA MISS NORD. — La vedette anglaise Joan Simmons est née à Londres, le 31 janvier 1929. Principaux films : *Le Narcisse noir, Les Grandes Espérances, Oncle Silas, Une femme dans l'antichambre, Hamlet.* — Liste des films de Ginette Leclerc (et non Leclair) déjà donnée. Les plus récents sont : *La Nuit sans fin, Chemins sans lois, Une belle garce, Le Fiacre 13, Passeurs d'or, Jo la Romance, Les Eaux troubles, Millionnaires d'un jour, L'Auberge du péché.* Pour les autres, voyez notre n° 127, p. 9.

CARNAVAL-CANADA. — Renseignements souvent donnés. Pour Gérard Philipe, voyez n° 162, p. 2, notamment. Pour Ingrid Bergman, n° 155, p. 8, etc...

COCHON ROSE. — Robert Taylor (Spangler Arlington Brugh) est né à Filley (Nebraska), le 5 août 1911. Tourne depuis 1934. Marié à Barbara Stanwyck depuis le 14 mai 1939. Principaux films : *Vivent les étudiants, Trois camarades, La Foule en délire, Trafic d'hommes, L'Enchanteresse, Le Règne de la joie, Le Roman de Marguerite Gautier, Bataan, La Valse dans l'ombre, Johnny, roi des gangsters, Lame de fond, Le Mur des ténèbres.* — Van Johnson est né à Newport (Rhode-Island, U. S. A.), en 1915. Tourne depuis 1941. Marié à Evie Wynn; une fille, Schuyler, née le 6 janvier 1948. Principaux films : *Trente secondes sur Tokio, Un nommé Joe, Madame Curie, Ziegfeld follies, Deux jeunes filles et un marin, Week-end au Waldorf, Ève éternelle, Frisson d'amour, La Pluie qui chante, Pas de congé, pas d'amour, La Mariée est folle, L'Enjeu.* — Nous ne publierons pas *L'Homme de mes rêves.*

A. X. 13. — L'enfant qui représente Frédéric Chopin enfant, dans *La Chanson du souvenir*, n'est pas nommé dans la distribution communiquée à la presse. — C'est Adolphe Borchard qui a doublé Pierre Blanchar au piano pour les scènes musicales de *La Nuit de décembre.* — Nous n'avons vu, en France, Beverley Tyler que dans *Les Vertes années.*

G. 2 AMOURS. — Nous avons publié : *La Femme de l'autre* (n° 161), *L'Appel de la forêt* (n° 168) et *Le Retour* (n° 166). Pour les autres films, non. — Distribution de *Demain viendra toujours* : Claudette Colbert (Elisabeth Mac Donald), Orson Welles (John Mac Donald), George Brent (Larry Hamilton), Richard Long (le fils de John), Lucile Watson, Joyce Mac Kenzie et la petite Nathalie Wood.

G. J. P. G. — Pierre Dudan, né à Moscou (d'un père suisse et d'une mère russe), le 1er février 1916, porte son vrai nom, a les cheveux bruns, les yeux marrons et mesure 1m,85. Marié pour la deuxième fois. Un fils de son premier mariage (né en 1941); un deuxième fils (né en 1947) de son deuxième mariage. — Rita Hayworth mesure 1m,66. — Oui, Georges Guétary, quand il est à Paris, vit toujours avec son oncle, Tasso Janopoulo, dans le quartier que vous nommez. — Faites part à Paule Marguy, dans une lettre séparée, que vous lui adresserez à « Mon Film », de votre souhait de lire une interview de Henri Vidal.

ADM. ALAN LADD. — Je modifie votre pseudo, car j'ai demandé bien souvent à mes correspondants de ne pas signer leurs lettres d'un nom de vedette. — J'ai tout dit et redit, en ce qui concerne les débuts à l'écran. Lisez ma réponse à **AMY JEANNE**, n° 148, p. 2.

JANIE. — Jean Marais porte son vrai nom et est né le 11 décembre 1914.

REVIENS, VEUX-TU. — Nous ne publierons pas *Un revenant.* — Gaby Morlay s'appelle Blanche Fumoleau ; François Périer, François Pillu, Louis Jouvet et Ludmilla Tchérina portent leur vrai nom. — François Périer a les yeux marron. — Louis Jouvet a les yeux verts.

GILBERT DU BREUIL. — Nous ne publierons pas les films que vous nommez. — Derniers films de Fernandel : *L'Aventure de Cabassou, Émile l'Africain, Si ça peut vous faire plaisir, L'Armoire volante, L'Héroïque M. Boniface, On demande un assassin.* — La plupart des films comiques ne se prêtent guère à un récit et perdent beaucoup à être racontés.

YON. — Nous ne publierons pas les films que vous nommez. — Elvire Popesco est née en 1892. Liste de ses films donnée n° 88, p. 2. Elle fait encore du théâtre, mais ne tourne guère. — Pour voir le film *Les Aventures de Casanova*, faites part de votre désir au directeur de la salle de cinéma que vous fréquentez habituellement. Il peut vous exaucer, s'il le veut bien... et si ses contrats le lui permettent !

GUILLEMETTE DE CONCARNEAU. — Évidemment, quand je signale qu'un artiste « répond », je veux dire qu'il envoie — ou fait envoyer — sa photo à ses admirateurs, ce qui est déjà fort bien. Espérer un échange de lettres est vraiment très ambitieux... — En effet, à cette époque, nous étions en pourparlers pour la publication des *Aventures de Casanova.* Ces pourparlers n'ont pas abouti; le cas n'est pas rare. Vous n'ignorez pas que, pour publier un film, nous devons obtenir l'accord du producteur et des auteurs. Notre n° 159 (*Jo la Romance*) vous a consolée, j'espère... — Jacques Clancy, de la Comédie-Française, n'a fait qu'une apparition à l'écran (le pianiste de *Un ami viendra ce soir*). Je n'ai pas de renseignements sur lui. — Aucun renseignement non plus sur Pierre Ringel. — Georges Guétary habite, en effet, ce quartier de Paris, mais dans une rue qui n'est pas celle que vous nommez.

ANDRÉ ARNAUD. — Nous avons publié *L'Appel de la forêt* (n° 168). Pour les autres films, je ne sais pas encore.

SERGE B. 4. — Les Compagnons de la Chanson, vedettes de la radio et du music-hall, sortent de mes attributions. — Bourvil a trente-deux ans. — Georges Guétary est un célibataire endurci.

PH. REGNAUD. — Distribution d'*Amants* (Sweethearts) 1939 : Jeanette Mac Donald, Nelson Eddy, Frank Morgan, Florence Rice, Mischa Auer, Ray Bolger, Herman Bing, George Barbier, Reginald Gardiner, Fay Holden, Lucy Watson et Raymond Walburn. — Distribution de *La Veuve joyeuse* donnée n° 127, p. 2. — Distribution de *La Reine morte*, film portugais : Antonio Vilar (don Pedro), Alicias Palacios (Inès de Castro), Dolores Pradeira (Constanza), Gregori Beorlogui (l'infant don Manuel), Anibal Veta (le roi Alfonso), Paul Carvalho (le fou), Antonio Planas (la duègne).

MAGDALENA. — Walter Pidgeon est né le 23 septembre 1898, à Saint-John (Canada). Tourne depuis 1927. Quelques-uns de ses films, parmi les plus récents : *Qu'elle était verte, ma vallée, Madame Miniver, Destins dans la nuit, Madame Curie, Chasse à l'homme, Week-end au Waldorf, Madame Parkington, Cœur secret, Quand vient l'hiver, L'Escadron noir.* Cheveux noirs, yeux bleus. Taille : 1m,87. Marié, depuis 1926, à une Américaine qui n'est pas artiste.

SANGLIER ARDENNAIS. — Votre lettre a été transmise dès réception, comme il est de règle ici.

JANNOU MARCHERS. — Non, Jean Marais n'est pas le bagarreur impénitent que vous dites, mais il sait se défendre quand on l'attaque, et justifier son mécontentement quand on lui a déplu. Ni marié, ni fiancé. — Oui, son interview doit paraître à nouveau dans les « Amours de nos vedettes ». Elle avait paru précédemment (dans notre n° 24, épuisé).



Michel AUCLAIR
dans
Les Maudits.
(Photo Discina.)

A D'AUTRES. — Johnny Weissmuller qui, en effet, abandonne le personnage de Tarzan, appartient maintenant à la firme Columbia. — Non, John Shieffield n'appartient plus, depuis six ans, à la M.-G.-M. Non, il ne sera plus le partenaire de Weissmuller : il tourne désormais une nouvelle série de films, dont il est la vedette, les « Bomba, enfant de la jungle ». — Le « Livre du Film » ne paraît plus.

DONA FLORA. — Merci de vos obligeants renseignements. Mais vous m'auriez rendu grand service en me donnant le numéro de « Mon Film » dans lequel vous aviez relevé cette réponse concernant le film *Lit n° 5.* Conformément à vos indications, je signale que ce film, réalisé en 1938, avait pour interprètes : Ralph Bellamy, Fay Wray et Walter Connolly. — Alfred Rode est d'origine hongroise. Il est né en 1900, à Budapest ; on le dit fiancé à Claudine Dupuis. Son orchestre et lui ont paru dans les films suivants : *Le Danube bleu, Capitaine Tzigane, Cargaison clandestine.* Il réside en France.

(Suite page 8.)

MON FILM

TOUS LES MERCREDIS, 5, boul. des Italiens, PARIS (2e)

Compte chèques postaux : Paris 5492-99.

Abonnements, France et Colonies :

1 an.......... 500 fr. | 6 mois....... 260 fr.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de trente francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.

Pour toi j'ai tué...

Les hauts talons de la jeune femme claquaient précipitamment sur le trottoir. Les passants attardés regardaient avec étonnement cette élégante qui courait sans manteau, cheveux sombres au vent.

Elle se jeta littéralement dans les bras d'un grand gaillard qui arrivait d'un pas balancé et puissant. Il s'exclama avec étonnement et d'un ton de reproche :

— Anna !

Blottie contre la poitrine de l'homme, elle leva vers lui un visage d'une bouleversante beauté, aux grands yeux clairs tout brillants d'amour.

— Stève, il me fallait te revoir!

Il la serra contre lui, tout en disant avec vivacité :

— Mais s'il allait nous trouver ensemble! Tu risques de tout perdre au dernier instant, chérie... Retourne là-bas!

— Il dansait, je me suis sauvée, reprit-elle en se pressant contre lui. Oh! Stève, je ne pense qu'à toi! Je voudrais être à demain, que tout soit fini! J'ai si peur que tu sois blessé, qu'un malheur...

Il lui coupa doucement la parole avec des mots rassurants :

— N'aie pas peur, tout ira bien. Tu m'attendras dans la bicoque au bord de la mer. Dans quelques jours, je te rejoindrai... Maintenant, retourne là-bas avant qu'il ne te cherche.

Anna l'étreignit avec une sorte de fureur.

— Oui, oui, nous serons heureux, tu verras! Je te ferai tout oublier... tout le passé! Sois prudent, Stève, mon amour!

Et, s'arrachant à lui, elle se remit à courir en sens inverse. Elle poussa, haletante, la porte du cabaret *Round-Up*, dont l'éclairage étincelant donnait une vie tardive et factice à ce faubourg de Los Angelès. A sa vue, un maître d'hôtel en smoking s'écria :

— La voilà, m'sieur Dunday! Voilà Mme Dunday!

Il s'adressait à un personnage sans âge, aux traits durs et crispés, le regard fauve sous les arcades sourcilières proéminentes et le lourd front bombé, que dégageaient les cheveux d'un blond gris collés en arrière. Ce soupeur présidait une table bien garnie, autour de laquelle avaient pris place trois autres personnages au visage patibulaire et à l'élégance voyante.

Anna retint les battements de sa poitrine et s'approcha. Pendant qu'elle reprenait place, Dunday fit d'un ton soupçonneux, entre ses lèvres minces :

— Où es-tu allée?

Elle haussa ses épaules, avec une apparente insouciance :

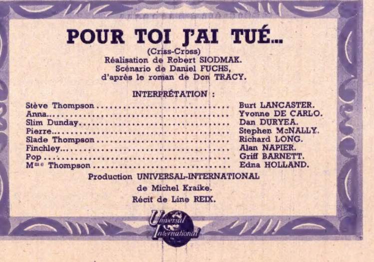
— Dehors!

— Qu'est-ce que ça veut dire, dehors? reprit l'homme avec une hargne froide.

Autour de la table, les autres, deux individus ventrus au type méridional en cravates à ramages et un jeune boxeur au mufle bestial, demeuraient muets, le nez dans leur assiette. Anna ne se démonta pas.

— Eh bien! quoi, Slim, dit-elle d'un ton traînant et las, j'étais allée au parc à autos pour faire lever la capote.

Slim Dunday grommela qu'il y avait les copains pour faire cette besogne, qu'elle y avait mis le temps, que ce



POUR TOI J'AI TUÉ...

(Criss-Cross)
Réalisation de Robert SIODMAK.
Scénario de Daniel FUCHS,
d'après le roman de Don TRACY.

INTERPRÉTATION :

Stève Thompson	Burt LANCASTER.
Anna	Yvonne DE CARLO.
Slim Dunday	Dan DURYEA.
Pierre	Stephen McNALLY.
Slade Thompson	Richard LONG.
Finchley	Alan NAPIER.
Pop	Griff BARNETT.
Mme Thompson	Edna HOLLAND.

Production UNIVERSAL-INTERNATIONAL
de Michel Kraike.
Récit de Line REIX.



— Nous avons un compte à régler, Dunday et moi ! expliqua Stève à Pierre.

n'était pas clair. Puis il se retourna, furieux, vers le maître d'hôtel, pour lui demander s'il était payé pour écouter les conversations.

L'orchestre qui faisait danser les soupeurs acheva une samba. Deux filles vinrent s'asseoir à la table de Dunday et de ses hommes. Lui restait sombre, les yeux à tout instant dirigés vers la porte. Il eut une petite crispation des mâchoires quand, de nouveau, elle s'ouvrit et que Stève entra.

Il s'arrêta une seconde, clignant des yeux aux lumières. Il regarda vers la salle où les tables entouraient la piste de danse; son regard se fixa sur la petite cour de Dunday et il fit mine de se diriger vers elle, en longeant le bar. Un jeune homme, nonchalamment accoudé, fit pivoter son tabouret et tendit le bras comme Stève passait. Celui-ci ne parut pas surpris, mais assez mécontent. L'autre, un garçon net et brun, bien découplé lui aussi, fit à mi-voix :

— Pourquoi viens-tu toujours ici, Stève ? Il y a d'autres bistrots !

Stève dégagea avec humeur son épaule de la poigne solide.

— Monsieur continue à se mêler de mes affaires ? dit-il, sarcastique.

Son interlocuteur sauta à terre, se mit devant lui et, sans colère :

— Je m'appelle Pierre, et non « monsieur », reprit-il. Aurais-tu oublié que je suis ton copain ?

Stève contint un geste d'agacement et, montrant du menton Dunday et Anna :

— Dunday offre un souper pour arroser son départ, dit-il entre ses dents. Je suis venu lui souhaiter bon voyage !

Il essaya d'avancer. Pierre ne céda pas le passage et insista :

— Tu n'es pas invité. Alors, reste peinard ! La bande s'en va, tant mieux. Mais reste tranquille, évite les histoires, mon vieux ! Si tu y vas, c'est la bagarre à cause de la femme.

— Tu voudrais bien, hein ? jeta Stève avec mépris. Tu me coffrerais aussi. Après tout, c'est ton métier de policier.

Pierre pâlit, mais se domina. Il se borna à dire en s'écartant :

— Comme tu voudras. Excuse-moi d'avoir été indiscret par amitié !

A la table de Dunday, on avait suivi la manœuvre. D'un mot sans réplique, un des gros hommes à cheveux huileux avait renvoyé les filles danser, juste comme l'orchestre entamait une rumba. Seule, Anna resta attablée avec ses compagnons, qui regardaient Stève approcher.

— Salut, enchanté de te voir ! fit Slim Dunday quand il fut tout près.

Du bar, les garçons et Pierre suivaient la scène avec anxiété :

— Je croyais que Stève Thompson était votre ami, dit le barman à l'inspecteur. Vous devriez empêcher la casse !

— Peuh ! fit Pierre, je laisse tomber ! Qu'ils s'entretuent s'ils veulent ! Ça ne me regarde pas.

Un des serveurs se glissa près de lui et lui dit à voix basse :

— Si vous voulez mettre la main sur Slim, vous avez une chance : il a un couteau à cran d'arrêt dans sa poche.

L'inspecteur n'eut pas le temps de répondre. Dunday s'était levé brusquement, renversant la table. Les clients apeurés s'écartèrent en hâte, refluant sur la piste. Stève fit mine de se jeter sur son rival. Le boxeur sauta sur lui, mais ne put l'empêcher de saisir par les revers Dunday, qui, tête baissée, lançant un regard meurtrier, sortit et ouvrit son couteau.

Au même instant, la main de Pierre, qui était survenu, se ferma sur son poignet, l'obligeant à lâcher l'arme.

Un des gangsters adipeux s'interposa, feignant de rire :

— C'est rien, m'sieur l'inspecteur ! Une rigolade !

Mais le policier l'écarta de la main et, fixant Dunday, penaud :

— J'ose à peine y croire, Slim, fit-il. Je ne pensais pas qu'avant votre départ vous me donneriez l'occasion de vous avoir !

Stève, que le boxeur avait lâché, intervint avec fougue :

— C'est un compte que nous avons à régler, Dunday et moi. Nos affaires ne regardent personne ! Ne compte pas sur moi pour parler !

— Et vous non plus, sans doute, vous n'avez rien vu ? demanda Pierre aux trois hommes de Dunday, qui firent « non » de la tête.

Il interpella Anna, qui, pâle comme la mort, était demeurée figée sur sa chaise :

— Anna, vous me direz bien, vous, à qui appartient ce couteau ?

Elle écarquillait ses grands yeux clairs apeurés. Un des gros hommes répondit pour elle d'un ton doucereux :

— Vous n'y songez pas, inspecteur ! C'est sa femme, vous n'avez pas le droit de la faire témoigner contre lui. C'est la loi, n'est-ce pas ?



De retour au « Round-Up », Stève interrogea le barman.

— Allez tous au diable ! s'écria Pierre, tournant les talons.

Le policier partit en claquant la porte, les hommes de Slim, à voix basse, firent des remontrances prudentes à leur patron. Qu'est-ce qui lui avait pris ? La bagarre au chiqué, c'était prévu. Mais a-t-on idée de sortir son couteau ? De la folie, quoi ! Allons, allons, le passé était le passé ! Sous prétexte de jalousie, on n'avait pas le droit de mettre en l'air toute une combine.

— Pense un peu, Slim, au fric qu'il y aura dans le camion blindé !

Mais, au fond, ça ne s'arrangeait pas si mal, puisqu'on s'était tirés de ce mauvais pas. Jamais le flic ne soupçonnerait que Slim et Stève étaient sur la même affaire.

Dunday avait repris son sang-froid. Il hocha la tête pour reconnaître ses torts. Et, redevenant le chef maître de lui :

— Alors, entendu ? fit-il à Stève d'une voix brève et neutre. Vous êtes trois sur le camion, mais c'est toi qui dois conduire... Surtout, n'oublie pas.

— Je conduirai, ne t'inquiète pas, souffla Stève en s'éloignant, pendant que les garçons faisaient disparaître les traces de la bagarre et que l'orchestre reprenait son air le plus bruyant, tous cuivres en jeu.

***

Le lendemain matin, au garage de la Société de transports par camions blindés, les chauffeurs et les convoyeurs se préparaient au départ. Bailey, un jeune et vigoureux gaillard, qui toujours parlait de sa femme, attendait Stève Thompson, avec le vieux Pop, à la veille de la retraite. Tous les trois formaient équipe ce jour-là.

Un employé sortit du bureau en criant :

— Bailey ! Eh Bailey ! On vient de téléphoner pour vous ! Votre femme est souffrante. Il paraît que vous devez rentrer chez vous !

Bailey, affolé, se débarrassait de sa tunique et de son étui à revolver quand Stève survint et fut mis au courant.

— Ça ne fait rien, dit-il, cours chez toi. Je conduirai le

camion à ta place! Allez, hop! on part tous les deux, vieux Pop! Le travail avant tout!

Le vieux n'était pas enthousiaste. Ils avaient une grosse somme à transporter dans la matinée. Mais Stève ne lui laissa pas le temps de récriminer.

Quelques minutes plus tard, ils roulaient en dehors de la ville. Stève était dans la cabine, dûment verrouillée et protégée par des glaces triplex à l'épreuve des balles. Pop, derrière, dans la lourde voiture hermétiquement close et bardée d'acier, passait par instant une figure ridée et inquiète par le guichet qui lui permettait de communiquer avec le chauffeur.

— Quand on pense à ce qu'on porte aujourd'hui... bougonnait-il, je ne sais pas pourquoi, mais je me sens nerveux... Pourvu que...

— Mais non! mais non! Tout ira bien, coupa Stève. D'abord c'est loin de Los Angelès, où l'on va. Quarante minutes de route au moins!

Avec une moue mal convaincue, Pop se retira dans le camion et, au volant, pendant que la voiture filait sur la route plate et presque déserte, Stève tout seul put s'abandonner à ses pensées...

. . . .

Huit mois... huit mois à peine... Comme tout avait été rapide...

Il se revoyait rentrant à Los Angelès après un an d'exil volontaire. Il revenait de bien loin. Il avait parcouru bien du pays. Et tout ça pour l'oublier, elle, Anna, son ancienne femme... Un jour, enfin, il avait cru être libéré de son souvenir. Il était revenu... Oh! il ne voulait pas la revoir. Il en était sûr... Aussi sûr qu'on puisse être de ce genre de choses...

Et tout s'était ligué pour les remettre en face l'un de l'autre.

Stève se rappelait son arrivée. Coquet, le chien de son frère Slade, lui avait fait fête... Mais Slade devait être au travail et maman en courses. Désœuvré, Stève avait erré dans le quartier. Tiens! pourquoi ne pas téléphoner à Pierre, son copain? D'une cabine publique, il avait appelé le commissariat. Pierre était absent. Il n'était pas chez lui non plus...



La mère de Stève devinait les raisons de sa nervosité.

Alors, renouant avec ses habitudes de naguère, Stève était entré au *Round-Up*, ce bar où, naguère, il donnait rendez-vous à Anna, avant de l'épouser. Ce matin-là, en plein jour, le cabaret était presque désert, sombre, vide, nostalgique.

« La piste où nous avons dansé... La table où nous avons passé tant de soirées, Anna et moi... »

Le barman avait changé... Il ne connaissait pas Stève... Il le prit pour un policier, à la façon dont il posait des questions.

— Dites-moi, demandait le jeune homme, est-ce que la bande se réunit ici? Enfin, est-ce qu'il n'y a pas des hommes qui viennent régulièrement avec une jolie brune?

Vautrée au bout du bar et aux trois quarts ivre, une fille marmonna d'une voix rauque :

— Si c'est pas malheureux, un beau gars comme ça, être flic...

Stève était accaparé par ses pensées. Il demanda un jeton de téléphone, hésita encore. Il faisait sauter le jeton dans sa paume quand Pierre surgit, jovial et expansif :

— Par exemple! Stève! On m'a dit que tu m'avais appelé, que tu étais de retour... J'étais bien sûr de te retrouver ici! C'est là que tu venais toujours avec Anna.

— Je ne suis pas revenu pour Anna, dit Stève d'un air sombre et colère.

— Vrai? fit Pierre. Mais alors, pourquoi?

— Eh bien! maman vieillit, répondit Stève, les yeux baissés sur le jeton toujours au creux de sa main. Et puis Slade doit se marier...

— Bon, bon! murmura Pierre. Je ne te dérange pas? reprit-il après un instant de silence. Je vois que tu voulais téléphoner...

— Moi, téléphoner? dit vivement, trop vivement, Stève. Non, non... Excuse-moi, maman doit être rentrée, je te quitte...

— Je te conduis, s'empressa de répliquer l'inspecteur. J'ai la voiture... C'est la police qui paie! En route!

Il aimait jouer les anges gardiens, ce vieux Pierre...

C'est avec une douce joie que Stève retrouva le foyer familial. Maman fit un bon petit dîner auquel fut invité le vieux Pop. On fit des projets : Stève reprendrait son ancienne place à la Société des camions blindés; Pop se faisait fort de le faire réembaucher.

Slade avait amené Hélène, sa fiancée, une gentille blonde. Après le repas, tous les deux invitèrent Stève à venir avec eux au cinéma.

Il n'avait pas le cœur à ça! Il les avait assez durement rembarrés, il se le rappelait bien. Il s'était jeté sur le petit divan dans un coin de la modeste salle à manger et, quand le vieux Pop lui avait proposé à son tour une partie de cartes, il avait répondu avec humeur que cela ne lui disait vraiment rien. Toute la famille était navrée de le voir soudain aussi sombre. Au regard de maman, il devinait qu'elle perçait les raisons de sa nervosité. C'était l'heure où naguère il partait avec Anna pour de joyeuses soirées...

— Est-ce que vous avez envie de téléphoner, Stève? demanda malencontreusement Hélène. Vous ne cessez pas de regarder le téléphone...

— C'est vrai? fit-il, obligé par cette question de s'avouer à lui-même son obsession. Vous savez, c'est machinal, je pensais à Pierre.

Et comme Slade, pris de zèle, exhibait des patins en suggérant qu'après tout on pourrait aller ensemble au Palais de Glace, Stève avait explosé :

— Assez! La paix! Allez-vous-en ! Laissez-moi seul! Partez! partez!

Il s'était retourné vers le mur. Il voyait en biais la glace au-dessus de la cheminée. Il y surprit l'image de Slade et d'Hélène qui, dans l'entrée, se croyant à l'abri des regards, échangeaient un baiser passionné. Cette vision l'exaspéra. Oh! le baiser d'Anna!

***

Maintenant, dans ce camion qu'il conduisait d'une main ferme, il ressentait



Au « Round-Up », Stève vit arriver Anna...



Stève éluda l'invitation sans chaleur. Comme il partait, Anna le rattrapa :

— Stève... promets-moi... Tu me téléphoneras, dis ?

Oui, c'est bien ainsi que tout avait recommencé...

Stève était repris. Et, cette fois, il n'était plus question pour lui de quitter de nouveau Los Angelès et de s'éloigner. Il avait retrouvé sa place à la Société des camions blindés. Les camarades l'y avaient gaiement accueilli :

— Alors, tu n'as pas perdu tes réflexes, non ? Tu tires toujours aussi bien ?

— Et vous, vous avez pu vous débrouiller sans moi ? Pas d'attaques ?

— T'es pas maboule ? Depuis vingt-huit ans, les gangsters n'ont jamais osé s'attaquer aux camions blindés! Rien à faire!

A tout moment, un nouveau copain survenait :

— Tiens! ce vieux Thompson! Alors, tu reviens ? Ça va ? Et ta femme ?

A cette dernière question, le sourire de Stève s'évanouit. Il s'éclipsa. L'autre demeura interdit. Qu'y avait-il ?

— C'est rien, fit le vieux Pop. Mais il est divorcé, tu comprends... Je suis sûr et certain que ça le travaille. Il y pense, à son Anna. Faudra bien que ça lui passe. Il ne la revoit plus...

Pauvre vieux Pop! Mais si, Stève revoyait Anna. Ils se retrouvaient au *Round-Up*. La première fois, c'était Anna qui avait relancé Stève par téléphone. Il avait hésité, mais il était venu.

Installée au comptoir, Anna mangeait un gâteau. L'habitude reprit Stève :

— Tu ne peux pas t'en empêcher... Ça va te faire grossir!

— Stève, dit-elle tout de go, je voulais te dire... Tu sais, cet homme, Dunday... Slim, quoi! Eh bien! ça m'arrive de sortir parfois avec lui, mais tu sais... c'est tout...

Tant de candeur dans ses grands yeux clairs! Il avait détourné le regard, gêné de douter d'elle. Il reprit avec sollicitude :

— Manges-tu bien, au moins ? Je parie que tu dépenses tout pour tes robes et tes bijoux...

Anna portait une très jolie robe à la mode, toute neuve. Elle avait un lourd bracelet, des bagues que Stève ne lui connaissait pas.

Elle lui jeta un regard un peu ironique, un peu ému. Il poursuivit :

— As-tu du travail ?

— J'avais une place de vendeuse... dit-elle.

Il y eut un silence. Stève prit sur lui de renouer la conversation :

— Au fond, pourquoi m'as-tu appelé, Anna ?

— Tu ne devines pas ? Eh bien! quand j'ai vu que tu étais revenu, quand je t'ai rencontré l'autre soir... j'ai... j'ai pensé... espéré...

Entre ses paupières mi-closes, elle dardait un regard brûlant.

— ... Que tout recommencerait entre nous ? acheva Stève. Tout! Les dettes, les disputes, les restaurants chers, les courses, le théâtre ? Tu voudrais peut-être que nous nous remariions, pendant que tu y es ?

Slim Dunday était maintenant l'ami d'Anna.

encore la même obsession... Anna! Voilà deux ans qu'ils s'étaient épousés. Cela dura un an à peine... Fou, fou d'avoir cru pouvoir l'oublier jamais... De se dire chaque jour: « Je n'y pense plus », ne faut-il pas conclure qu'on ne cesse d'en être hanté ?

« Au fond, se dit Stève, je savais bien, dès ce soir de mon retour, que je ne lui échapperais pas... »

Il n'avait pu y tenir. A peine Hélène et Slade enfin partis, et Pop et maman plongés dans le journal, il s'était éclipsé en murmurant vaguement qu'il allait prendre l'air. Il était allé tout droit au *Round-Up*.

La salle était comble. Mais il avait vu tout de suite Anna qui dansait aux bras d'un jeune homme qu'il eût voulu tuer. Elle aussi le vit aussitôt et, se frayant passage à travers les couples, plantant là son danseur, vint le retrouver, le mena vers une table. Elle le regardait intensément, et lui ne pouvait détacher ses yeux du beau visage retrouvé.

— Stève, dit-elle enfin, je n'ai cessé de penser à toi... Pourquoi, autrefois, n'as-tu jamais répondu à ma lettre ? Ne l'as-tu pas reçue ?

— Ta lettre... Ah! oui, ta lettre...

Il hocha la tête. Il n'avait jamais répondu, c'était vrai... A quoi bon répondre ? Que dire ?

— Stève, reprit Anna, c'est pour me revoir que tu es revenu ici, n'est-ce pas ?

Il sentit une nuance de triomphe dans la voix et répondit, dur :

— Pas du tout! Je passais dans la rue, je suis entré...

Il regretta tout de suite sa riposte et reprit ardemment :

— Je suis entré en me rappelant que nous venions toujours ici... Je savais que je t'y retrouverais.

Anna lui prit la main, lui coula un regard langoureux

— Nous avons été si heureux ici tous les deux, te souviens-tu ? Oui, oui, fit-elle vivement en le voyant entr'ouvrir les lèvres, je sais, nous avons eu aussi beaucoup de disputes... Mais as-tu oublié nos réconciliations, Stève ? Dis, les as-tu oubliées ?

Il n'avait pas encore trouvé une réponse qu'une main se posa sur son épaule :

— Excusez-moi, mais vous êtes assis sur ma chaise.

Un homme était là, au visage hostile. Anna se hâta, aimable :

— Stève, je te présente Slim Dunday... Slim, c'est Stève Thompson.

Debout, les deux hommes se dévisagèrent. Stève parla le premier :

— Ah ? Slim Dunday... Un nom célèbre, n'est-ce pas ?

Qui ne connaissait de réputation le fameux gangster de Bunker Hill ?

Froid, l'air cruel, Slim s'inclina. Sa voix était brève :

— Enchanté. Restez-vous avec nous, Stève ?

Lui aussi mesurait du regard l'ancien mari de la femme dont il entourait ostensiblement l'épaule ronde d'une main sèche.



— Évite de fréquenter des types comme Dunday, conseilla Stève.

— Pourquoi pas ? Nous ne serions pas les premiers... On changerait de vie, je te promets.

Stève avait haussé les épaules. Allons donc, ce serait pareil ! Mieux valait faire une croix sur le passé. Anna n'insista pas. La mine chagrine, elle avait suivi Stève jusqu'à la porte du bar. Il lui avait tendu la main.

— Au revoir, Anna ! Ah ! dis donc, un conseil : évite de fréquenter des types comme ce Dunday... Il t'arriverait malheur !

— Merci ! fit-elle aigrement, en tournant les talons.

Elle avait toujours sa démarche à damner un saint. Stève fit :

— Eh ! attends un peu !

Elle se retourna, pointant le menton de façon interrogative et provocante. Il reprit très vite :

— J'ai congé samedi. J'irai me baigner sur une plage pas loin d'ici... Veux-tu y venir ?

— C'est ça, dit-elle, les yeux brillants. On se disputera en maillot de bain !

— Je partirai tôt, dit encore Stève. Pour une fois, il te faudra te lever de bonne heure. A six heures !

— Toujours aimable ! Pour toi, j'en suis capable ! Je serai prête...

Et elle avait été prête, en effet...

Ils étaient rentrés très tard dans la nuit...

Chaque soir, dès lors, à peine le repas terminé, Stève était sorti.

Le regard de maman était bientôt devenu sévère. Elle dit un jour :

— Tu pourrais peut-être trouver une autre fille que celle-là, Stève !

— Qui donc, maman ? demanda-t-il, feignant l'étonnement.

— Tu sais qui je veux dire, Anna... Oh ! ne crois pas me tromper, avait-elle repris, devant la mine embarrassée de son fils. Je sais ce qui se passe... J'ai compris pourquoi tu es revenu à la maison !

Stève perdit contenance. Il bredouilla que tout s'arrangerait et qu'Anna était bien gentille, après tout... Mais la vieille dame ne s'en laissait pas imposer :

— Dis plutôt qu'elle est roublarde !

Ce fut la première querelle entre la mère et le fils depuis son retour. Est-ce qu'il n'avait pas l'âge de savoir ce qu'il faisait ? Mais elle, la prenait-on pour une imbécile, incapable de juger une créature qui savait se trémousser en robe de soie ?

— Tu dis ça, maman, parce que tu ne la connais pas !

— Et toi, tu as oublié les embêtements qu'elle t'a causés ! D'abord, j'en ai parlé à Pierre... Il est de la police, il fera ce qu'il faut !

C'est alors que Stève s'était mis en colère. La police, maman et tout le tremblement n'empêcheraient pas Stève d'agir à sa guise.

— Sur ce, bonsoir. Je suis pressé, j'ai rendez-vous !

— Mouche ton nez !

Le dernier mot restait à maman. Mais Stève filait déjà vers le *Round-Up*. Le rendez-vous était avec Anna, naturellement. Mais elle n'était pas là. Le barman plongeait avec affectation derrière son comptoir. La fille, l'habituée, à demi affaissée sur un tabouret, avait un drôle de regard. Des couples, des groupes de jeunes gens, des femmes parfumées entraient, gagnaient la salle. Le maître d'hôtel murmura quelques mots à l'oreille du barman, qui se gratta l'oreille et finit par poser deux verres devant Stève et par verser deux rasades de whisky.

— Mais je ne t'ai encore rien commandé, s'étonna Stève.

— C'est ma tournée...

— Tiens ? En quel honneur ?

Laborieusement, l'autre s'expliqua. Il avait une commission à faire à Stève, de la part du maître d'hôtel... On n'avait pas gardé de table pour lui ce soir, n'est-ce pas ?

— C'est Pierre qui m'a conseillé de te quitter, expliquait Anna.

— Pas de table ? Pourquoi ça ? Je l'ai retenue.

— Eh bien ! justement, c'est qu'on a pensé... que ce n'était plus la peine... puisque Anna était... enfin, était partie...

— Partie ? Tu rigoles ? J'ai rencart avec elle ! fit Stève.

Le barman se décida brusquement à tout dire en un flot de paroles craintives et précipitées.

— Ça va être pour vous un rude choc. Je ne le croyais pas moi-même, mais vaut mieux vous le dire ; je l'ai appris ce matin et personne n'en revenait... Vous ne vous fâcherez pas ? C'en est une drôle d'histoire ! Enfin, pas la peine de tourner autour du pot : Anna s'est mariée aujourd'hui... Vous ne savez pas avec qui ? Avec Slim Dunday !

Elle s'est mariée avec Slim Dunday... Mariée avec Slim Dunday !

Les mots bourdonnaient dans la tête de Stève, livide et muet. Le barman parlait, parlait, parlait. Mais c'étaient ces mêmes mots qui sonnaient, sonnaient dans la tête du jeune homme. Aujourd'hui encore, à son volant, il croyait toujours les entendre.

Bien sûr ! Slim avait de l'argent. Après tout, elle ne valait pas cher, Anna ! Qui sait ? Mieux valait que ça finisse ainsi. C'est ce que Stève s'était d'abord dit, ce qu'il avait essayé de croire. Un mois avait passé, puis deux, puis trois...

Mais la fatalité ne se laissait pas écarter. Le flux des souvenirs continua de remonter à l'esprit de Stève, pendant que le camion blindé courait tout droit sur le macadam luisant.

Un jour, le jeune homme s'était attardé dans le hall de la gare, pour acheter un paquet de cigarettes. Dans la foule, soudain, un couple... Anna au bras de Slim Dunday !

Dunday portait une valise. De loin, comme malgré lui, Stève suivit le mari et la femme. Ils se séparèrent au portillon. Slim seul partait. Anna fit demi-tour. Stève l'avait abordée à la sortie de la gare. Elle était plantée au bord du trottoir, regardant l'avenue. Elle n'avait pas été étonnée de le voir surgir, mais effrayée.

— Il faut que je me sauve, Stève, dit-elle. Si Vincent nous voyait ! Il doit me prendre avec la voiture pour me ramener.



— Reprends-moi, Stève, garde-moi ! implorait Anna.

— On te surveille ? ricana Stève.

— Cache-toi ! Le voilà !

Au volant d'une somptueuse voiture décapotable, un des gros hommes à cheveux huilés de la bande de Dunday approchait. Stève les vit se parler, Anna et lui. La voiture s'éloigna sans la jeune femme. Elle n'avait pas pris le tournant que Stève avait rejoint Anna.

— Il m'a dit que la bande avait besoin de l'auto, que je prenne un taxi...

Elle ne résista pas quand Stève lui prit le bras, l'entraînant :

— C'est ça, Anna, nous allons en prendre un...

***

Stève jeta un regard dans le rétroviseur du camion blindé. Sur la route droite et unie, rien en vue, pas plus derrière que devant. Les kilomètres défilaient, monotones. Il se plongea


(Suite page 10.)

★ Entre nous ★

(Suite de la page 2.)

Je ne puis vous renseigner sur son activité scénique, qui n'est pas de mon ressort, mais concerne le music-hall. Oui, vous pouvez lui écrire ; je crois qu'il répond : nous lui transmettrons votre lettre affranchie à 15 francs.

RESSORT VEDETTE. — Adresses exactes pour Jany Holt, Georges Guétary, Louise Carletti, Giselle Pascal, Renée Saint-Cyr, Simone Renant, Sophie Desmarets. Inexactes pour Danielle Darrieux, Michèle Alfa, Mila Parély, Raymond Rouleau. — Nous avons publié *Le Droit de l'enfant* (nº 142). — Distribution de *Rebecca* donnée nº 88, p. 8, et nº 95, p. 8. — Distribution de *La Chanson du souvenir* donnée nº 136, p. 2. — Pour les « Tarzan », dit et redit.

CHAMPAGNE OU BOURGOGNE. — Ann Todd était doublée par un virtuose pour les scènes musicales du *Septième voile*, mais, comme elle est elle-même excellente pianiste, la qualité de ses gestes jouait un grand rôle dans la vraisemblance de ces scènes. — Dans *Le Septième voile*, Hugh Mac Dermott jouait le rôle de Pierre et Albert Lieven le rôle de Max. — Ann Todd, née à Hartford (Cheshire), Angleterre, est mariée à l'écrivain Nigel Tangye. Elle tourne à Londres depuis 1931. Principaux films : *Le Retour de Bulldog-Drummond, Le Septième voile, La Chanson du bonheur*, et, à Hollywood, *Une âme perdue, Le Procès Paradine*. — James Mason, né en Angleterre lui aussi (à Huddersfield, le 15 mai 1909), est marié à une actrice anglaise, Pamela Kellino. Ses principaux films sont : *L'Invincible Armada, Mission secrète, L'Homme en gris, Contre-espionnage, L'Homme fatal, Le Septième voile, Le Masque aux yeux verts, Le Tyran, Huit heures de sursis, La Vengeance du Dr Joyce.*

KETTY DE CHALONS. — Je n'ai aucun renseignement sur Roland Gretty, jeune acteur de théâtre qui n'a paru à l'écran que dans *Une grande fille toute simple.*

PIANO A QUEUE. — Je ne sais rien des projets de Catherine Erard, qui n'a pas reparu à l'écran depuis *Amours, délices et orgues* (Collège swing). — Michèle Morgan va tourner *La Carrière de Doris Hart*, avec Henri Vidal. — Non ; impossible de tenir compte des demandes des lecteurs qui m'écrivent plus d'une fois par mois. Reposez-moi les questions qui vous intéressaient.

LA LYRE ET LA HARPE. — Pour le cinéma en relief, aucun procédé n'est encore vraiment au point ; attendons. — Oui, Georges Guétary habite la rue que vous nommez, mais au numéro 10 et non au numéro 9. — Quelques « cinés-clubs » parisiens :

(Suite page 9.)

★★ LES AMOURS DE

★ Pierre M

a flirté sous

Confidence recueillie p

Voilà, c'est comme je l'écris, Pierre Mingand a flirté sous mes yeux ! Et maintenant, en avant pour les détails.

Nous commencerons donc cet article à rebrousse-poil — contrairement à notre habitude — par le côté amour.

L'ÉBLOUISSEMENT

J'avais emmené avec moi, lorsque j'ai interviewé Pierre Mingand, une splendide jeune femme dont le cœur est déjà pris, très attachée à son lien sentimental, et qui s'intéressait à l'artiste par simple curiosité de spectatrice.

Mais elle est si éblouissante que, dès qu'il la vit, il s'ébroua, fit le beau ; enfin, n'y tenant plus, il déposa à ses pieds l'hommage de son admiration.

Nous étions dans sa loge. L'orchestre qui l'accompagnait, quelques instants auparavant, sur la scène, se reposait et, derrière un paravent, Pierre Mingand se changeait de chemise, épuisé par un numéro acrobatique qu'on avait beaucoup apprécié et applaudi.

C'est donc à la cantonade que la conversation s'est ébauchée.

— Si ce sont les brunes que je préfère, dit-il, ce sont les blondes que j'aime.

— Vous êtes bien obscur... Le musicologue Éric Sarnette était plus clair quand il prétendait : « Pourquoi ma dernière conquête est brune ?... Mais parce que la précédente était rousse ! »

— Mais, continue Mingand, quand je vois une pareille beauté — et il s'adresse à mon amie, — je suis particulièrement ému.

J'éprouvai le besoin de le railler et demandai :

— Vous êtes marié, probablement ?

— Non ! Célibataire endurci.

— Alors, puisque vous savez que vous ne vous marierez jamais, pourquoi essayez-vous de faire glisser les femmes dans vos bras ?

— C'est là le côté enchanteur du célibat, répondit-il.

— A combien de femmes répétez-vous ces mêmes banalités ?

Pierre Mingand ne se vexe pas ; il soupire douloureusement, se plaignant lui-même :

— Je suis un grand sentimental. J'ai été très amoureux... et j'ai beaucoup souffert.

— Vite, vite, la confession !

Il marque un temps et murmure encore une fois :



Le clair sourire de

NOS VEDETTES

[MI]NGAND

[...] mes yeux...

[p]ar Paule MARGUY.

— J'ai souffert plus qu'on ne peut croire...

— Je n'en doute pas, puisque vous semblez prêt à recommencer.

— C'est tellement vrai que je cherche la femme qui me fera souffrir, qui va me torturer.

Ma belle amie s'amuse beaucoup d'inspirer subitement un pareil désir d'holocauste. Elle le prévient :

— Pour mon compte, j'ai le cœur pris... Rien à faire avec moi, affirme-t-elle.

— Eh bien ! dis-je, c'est le moment de raconter vos calvaires.

— Mes rencontres amoureuses se sont presque toujours produites dans mon métier. Mais comment baser sa sécurité et une tendresse durable sur des artistes, des femmes si adulées, si courtisées, et que leur profession éloigne perpétuellement !

— L'absence attise les grands feux et souffle les chandelles. Dites donc que vous n'avez jamais aimé sérieusement !

— Je confesse que, pour courtiser les femmes, je suis mon inspiration du moment et que, jusqu'à ce jour, je ne me suis entièrement donné qu'à l'amour que je porte à mon père et à ma mère.

[P]ierre MINGAND.
(Photo Harcourt.)

TOUJOURS SOURIRE...

La conversation, ayant perdu son ton badin, continue sur le grave :

— Je suis né à Besançon. Ma mère était pianiste et mon père artiste peintre.

Je cherche : Mingand...

— Ce n'est pas mon vrai nom. Je m'appelle Pierre Magnin. A douze ans j'interprétais les musiciens classiques. A quatorze ans, je m'adonnais au sport. Je suis d'un naturel optimiste. J'aime sourire et voir sourire. Je pêche ; je chasse ; je joue du piano ; je lis dès que j'ai le loisir de me réfugier dans ma propriété du Doubs.

— Quels sont vos projets ?

— Un grand film. Je voudrais maintenant des rôles puissants d'homme marqué par la vie, ayant éprouvé et observé, pouvant exprimer quelque chose. Mais j'ai eu un accident. Un pan de décor tombé sur ma jambe, qui ne guérit pas vite... Et bientôt je remplirai mes engagements à la télévision de Londres...

Il est temps de s'enfuir. Je remercie Pierre Mingand de s'être si volontiers prêté au supplice de l'interview.



(Suite de la page 8.)

le Cinéum (séances au cinéma Le Villiers); Ciné-Club Université (21, rue Yves-Toudic) ; Ciné-Club de Neuilly (séances au cinéma Trianon, rue Ybry, à Neuilly-sur-Seine) ; Chambre noire (séances au cinéma Sèvres-Pathé, rue de Sèvres) ; Club d'Art Cinématographique (séances au Studio des Champs-Élysées) ; Objectif 49, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris (VIIe).

M. G., de M. M. — L'acteur anglais Leslie Banks, qu'on a vu également dans *La Taverne de la Jamaïque* et *L'Homme qui en savait trop*, jouait le rôle du comte dans *La Chasse du comte Zaroff*. — Dans *Opium* : Dick Powell (Michaël Barrews), Signe Hasso (Ann Grant), Maylia (Shu Pan), Wladimir Sokoloff (le policier chinois), Ludwig Donath, Edgar Barrier, John Hoyt, Luis Van Reuten. — Distribution de *Far-West 89* (*Return of the Bad men*) : Randolph Scott (Vance), Anne Jeffreys (Cheyenne), Robert Ryan (Sundown Kid), George G. Hayes (Pettit), Jacqueline White (Madge), Steve Brody (Cole Younger), Richard Powers (Jim Younger), Robert Bray (John Younger), Lex Barker (Emmett Dalton) et Robert Armstrong (Wild Bill).

JE VEUX CHANTER. — Nous transmettrons à Luis Mariano votre lettre affranchie à 15 francs. Oui, il répond, en général. — Nous avons publié *Jo la Romance* (n° 159). Pour les autres films, non. — Luis Mariano a tourné : *Histoire de chanter*, *Cargaison clandestine*, *Fandango* (ce dernier film en 1948), et, cette année, *Je n'aime que toi* et *Pas de week-end pour notre amour*.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR recherche les n°s 1 à 75 de « Mon Film ». Écrire à M. François Conrath, 9, rue du Rossignol, Haguenau (Bas-Rhin).

LECTRICE recherche les n°s 1, 3, 4, 5, 6, 10, 23, 25, 26, 27, 39, 49 de « Mon Film ». Écrire à Mlle Charlotte Bertholamy, 31, rue Meyerbeer, à Nice (Alpes-Maritimes).

LECTRICE céderait, au prix de 6 francs l'un, les numéros suivants de « Mon Film » : 1, 3, 4, 5, 6, 8 à 22, 24 à 52, 57 à 72, 74, 75, 77, 80. Écrire à Mlle Plougouven, 8, passage Lecoq, Le Havre (Seine-Inférieure).

LECTEUR recherche le n°s 4, 11, 22, 27, 31, 32 de « Mon Film ». Faire offre à M. Eugène Baudin, 15, rue de Belgrade, Grenoble (Isère).

LECTEUR désire acheter les numéros suivants de « Mon Film » : 1 à 36, et 76. Écrire à M. Albert Keller, Sillans-la-Cascade (Var).

LECTEUR recherchant les n°s 19 et 30 de « Mon Film » est prié de me communiquer son adresse, sans laquelle je ne peux faire paraître son annonce.

LECTRICE céderait les n°s 47 à 53 inclus, 55 à 59 inclus, 61 et 80 de « Mon Film ». Écrire à Mlle Jacqueline Vignon, 33, rue des Fontaines, Clermont (Oise).

LECTEUR recherche le n° 55 de « Mon Film ». Écrire à M. Raymond Morin, Le Bost, Saint-Romain-le-Puy (Loire).

LECTEUR recherche les n°s 1 à 36 de « Mon Film ». Faire offre à M. Bernard Hersent, au Buron, Saint-Denis-le-Gast (Manche).



— Pierre, as-tu vraiment menacé Anna? demanda Stève.

(Suite de la page 7.)

de nouveau dans ses souvenirs. Il se revoyait chez Anna, le jour de leur nouvelle rencontre, le jour de cette scène dramatique...

Allongée sur un divan, alanguie, Anna fumait. Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier déjà plein de mégots.

— Tu continues à trop fumer, Anna, dit Stève qui marchait de long en large à travers le salon.

Elle ralluma une nouvelle cigarette, envoya une bouffée bleue au plafond.

— Ça passe le temps, dit-elle nonchalamment.

Stève vint se pencher au-dessus d'elle.

— Es-tu heureuse? fit-il d'une voix âpre.

— Très heureuse, répondit-elle froidement.

Il se redressa, jeta un regard circulaire sur les tapisseries brodées, les meubles capitonnés, les tapis de haute laine, tout ce luxe qui les entourait. Il ricana :

— Il te donne tout ce que tu veux?

Elle le fixa et il vit une flamme dans ses yeux clairs.

— J'ai des diamants! dit-elle comme un argument sans réplique.

Stève haussa les épaules, fit quelques pas, revint vers elle :

— Tu veux que je m'en aille, n'est-ce pas?

La bouche carminée forma une lente volute de fumée.

— Va... reste... comme tu voudras, Stève...

Il s'énervait et dit avec amertume :

— Jamais je n'aurais cru qu'il pensait à se marier!

— Eh bien! tu vois! fit Anna. J'ai eu de la veine.

Stève arrangeait sa cravate devant une glace ciselée. Il tourna un visage crispé vers la femme étendue :

— Garce! siffla-t-il entre les dents.

Elle rit. Il marcha sur elle, la secoua, répétant son insulte.

— Reste, souffla-t-elle. Tout est plus gai quand tu es ici.

— Pourquoi, pourquoi as-tu fait ça?

— Je viens de te le dire, reprit-elle d'un ton froid. Les diamants!

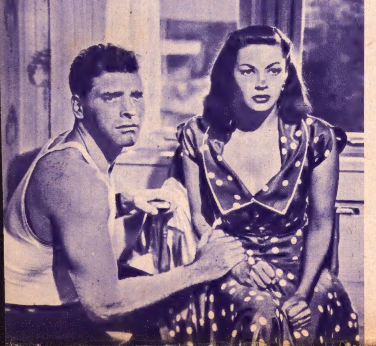
Il la tenait aux bras, penché sur elle et le souffle brûlant.

— Pourquoi? Pourquoi?

Elle se dégagea, s'assit et, en arrangeant ses cheveux :

— Tu veux le savoir? Eh bien! pour toi! Pour toi, ton frère, la fiancée de ton frère, votre mère et toute la famille! C'est du moins ce que m'a dit ton cher ami Pierre!

Stève et Anna sursautèrent : Dunday et sa bande arrivaient.



— Quoi, Pierre? Qu'a-t-il à faire là dedans? gronda Stève.

— Tu ne le sais pas? reprit Anna. Il m'a dit de ne plus te revoir, que je te portais malheur et que, si je ne renonçais pas à toi, il m'enfermerait... Oui, oui! continua-t-elle avec une force et une haine croissantes, sur un mouvement d'étonnement de Stève. Il m'a menacée de me jeter en prison comme les filles des rues! Non mais, tu me vois, la tête rasée, en guenilles, traînant la savate, vidant les tinettes? Tu ne me crois pas? Demande-le-lui, mon chéri!

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit? fit Stève d'une voix furieuse.

Elle haussa ses belles épaules que le tulle laissait deviner.

— Peuh! j'en avais assez de courir après toi et de te supplier inutilement de nous marier de nouveau...

Il restait immobile, bouleversé. Elle se jeta soudain dans ses bras :

— Stève, Stève, reprends-moi, reprends-moi, garde-moi! Comprends! J'en avais assez! Tu hésitais. Ta mère m'exécrait.. Slim courait depuis longtemps après moi. Il me promettait tout ce que je voudrais... J'en ai eu assez de faire l'imbécile. J'en avais assez. Tout m'était égal!

Elle retomba assise, la tête dans les mains, sanglotante.

— Stève! Stève! Qu'est-ce que j'ai fait? Mon Dieu! mon Dieu!

Profondément ému, le jeune homme lui prit les mains avec douceur en murmurant :

— Anna, je ne savais pas tout cela... Je ne savais pas...

Elle fut debout à nouveau, les yeux agrandis.

— J'ai peur, Stève!

Elle prêtait l'oreille, comme si elle eût entendu un bruit alarmant.

— Il nous tuerait, s'il te savait avec moi, reprit-elle. Regarde comme il me traite!

Brusquement, elle dénuda son buste, tourna vers lui son dos où se distinguait les traces sombres de coups.

— Anna! s'écria Stève, mettant dans son exclamation tout son amour.

Il ne serra plus contre sa poitrine qu'une femme frémissante, qui, à demi nue, s'attachait à lui, répétant :

— Stève, Stève chéri... Que vais-je devenir? Qu'allons-nous faire?

Stève n'avait pas, de la nuit qui suivit, des souvenirs aussi nets. Il se rappelait pourtant la main du barman du *Round-Up* se posant sur son épaule, pendant que l'homme lui disait avec précaution :

— Voyons, monsieur Thompson, vous devriez vous arrêter. Vous avez beaucoup bu, vous savez... Ce n'est pas très bon, monsieur Thompson, d'avaler verre sur verre... Je crois que vous en avez assez!

Stève s'était redressé, appuyé au comptoir :

— Et vous, je crois que vous allez un peu fort! Occupez-vous de vos oignons! Non mais! un bistrot qui fait de la morale!

Et ses doigts maladroits étaient allés cueillir le verre encore à demi plein devant lui. Il avala d'un trait le contenu.

— Perdu aux courses? interrogea d'une voix pâteuse la fille du bout du comptoir.

Il se retourna en vacillant vers elle, entreprit une confuse discussion sur la chance et l'intuition. Débat qui tourna vite à l'aigre, Stève s'étant mis à marteler l'acajou du bar en criant :

— Je perdrai tout ce que je voudrai! Tant que ça me plaira!

— Vous devriez faire un tour dehors, monsieur Thompson, suggéra de nouveau le barman, déchaînant la fureur de Stève.

— Vous commencez à me casser les pieds, vous, à la fin du compte!

Les clients tendaient des visages curieux. Les garçons, habitués à ce genre d'incident, cernèrent discrètement le jeune homme.

— Laissez! fit une voix énergique; je m'en charge!

Stève se retourna, les coudes appuyés en arrière au comptoir. Il eut un ricanement :

— Ah! c'est toi, Pierre? On t'attendait! Tu viens faire ton chien de garde?

— C'est moi qui ai appelé l'inspecteur, monsieur Thompson, crut opportun d'assurer le barman pour arranger les choses. Je voyais que vous vous ennuyiez à boire tout seul...

— Eh bien! tu as du nez, petit vieux! fit Stève. Justement, je voulais voir M. l'Inspecteur pour lui poser une question!

Pierre voulut lui mettre une main sur le bras pour l'emmener. Il se dégagea d'un geste sec. Il fixait le policier avec haine, la lèvre supérieure un peu retroussée.

— As-tu vu Anna? lui demanda-t-il.

— Allons, allons, Stève, viens, fit Pierre doucement en renouvelant sa tentative.

— Je t'ai demandé si tu avais eu une conversation avec Anna? reprit plus haut le jeune homme, repoussant à nouveau son ami et mettant les mains dans ses poches d'un air résolu.

— Et moi, je t'ai dit de venir avec moi! répliqua Pierre, d'un ton sec et impératif, cette fois.

— Non! gronda Stève. Réponds-moi! As-tu dit à Anna de me laisser? Lui as-tu dit que tu la mettrais en prison?



Sur les indications de Stève, Finchley commença à dresser des plans.

— Oui, je l'ai dit! dit avec force l'inspecteur en le regardant bien en face. Je l'ai dit; c'est vrai!

— Tu trouvais ça chic, toi, de bluffer pour lui faire peur ? dit Stève en tassant les épaules.

— Je ne bluffais pas, riposta Pierre. Je l'aurais fait.

— Ah! tu es propre! s'exclama Stève. Je te félicite... Je vais te prouver ma reconnaissance, moi!

Son expression était telle que le policier s'attendait à ce que Stève lui crachât au visage. Mais son dessein était autre. Sortant vivement son couteau de poche, il l'ouvrit d'un coup d'ongle et leva la main pour frapper Pierre avec violence. L'inspecteur évita d'un bond le choc, et Stève, titubant, s'affaissa à terre. Pierre mit le pied sur le couteau, qu'il ramassa.

— Allons, Stève, reprit-il sans colère, viens avec moi, je vais te ramener chez toi.

Il l'aida à se relever. Stève, se secoua furieusement.

— Tu ne me ramèneras nulle part! J'en ai marre de tes faveurs!

Les clients s'étaient attroupés. Sur l'ordre de l'inspecteur, les garçons les écartèrent.

— Stève, dit Pierre sans lâcher son ami, je t'assure que cette fille est très dangereuse pour toi.

— Tu veux que je cogne encore ? gronda Stève, les poings serrés.

Le policier haussa une épaule.

— Pour ce que ça te réussit! fit-il. Écoute-moi, ne la revois pas! Sans ça, ce n'est pas moi qui t'en empêcherai. Ce sera Dunday... Et il sait se servir d'un couteau, lui!

— Ta gueule! hurla Stève. Fous-moi la paix! Je la verrai, je la verrai tant que ça me plaira! Et j'irai chez elle! J'irai chez elle !

***

Tout en conduisant le camion, sans savoir comment les choses allaient tourner ce matin, Stève fermait les yeux à demi en pensant aux visites qu'il avait faites chez Anna. Comme il l'avait annoncé à Pierre, il s'y était rendu sans souci du danger. Dunday n'était pas encore rentré de voyage.

Un matin, comme il sortait de chez lui, il vit la jeune femme qui le guettait dans une voiture au coin de la rue. Elle était pâle, les lèvres tremblantes. Elle lui fit signe de monter et l'emmena chez elle sans répondre à ses questions.

— Entendu! C'est Anna qui fera le partage, déclara Dunday.



Une fois arrivés, elle se jeta à son cou.

— Stève, il va falloir que tu quittes la ville, tout de suite!

— Mais pourquoi ?

— Il faut te cacher, reprit-elle fébrilement. Slim revient!

— Qui te l'a dit ?

— J'en suis sûre, je le sens. On est perdus! Oh! Stève, on a été trop imprudents... On ne peut rien lui cacher... C'est affreux!

Elle allait et venait nerveusement, se tordant les mains. Stève s'appliquait à garder son sang-froid. Il demanda :

— Quand revient-il ?

— Est-ce que je sais ? dit-elle. Ce soir... demain... Tu dois faire vite!

Il la prit aux épaules, la força à le regarder en face.

— Anna, je resterai ici! dit-il avec force.

Elle éclata en sanglots, cria que c'était impossible, que Stève ne devait pas penser à elle. Il répéta qu'il voulait l'arracher à Dunday. Il le dirait à cet homme lui-même. Il lui demanderait de laisser Anna.

— Tu ne le connais pas, s'écria-t-elle, il te tuera!

— Je veux t'enlever à lui, s'entêta Stève. Nous partirons ensemble.

— Mais où ? Comment ? Avec quel argent ? fit précipitamment la jeune femme.

— Écoute! reprit Stève avec autorité. Tu vas partir dans la bicoque au bord de la mer. Tu m'attendras. Je me débrouillerai. Je sais ce que je ferai.

Il y avait une flamme sombre dans ses yeux. Il n'eut pas loisir de s'expliquer plus avant, s'il en avait l'intention. Anna sursauta : on entendait du bruit dans la maison.

Résolu, la jeune femme peureusement derrière lui, Stève ouvrit la porte et avança à la découverte. Il n'eut pas à aller loin. Le verre en main, sur la porte de la cuisine, un des hommes de Slim Dunday l'interpella d'un ton goguenard :

— Viens donc trinquer avec nous!

— Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir! ajouta avec un rire vulgaire un autre des tueurs, à la cantonade.

Slim lui-même, écartant ses hommes de main, surgit en face d'Anna et de Stève. Sa figure était impénétrable, sa voix sans timbre.

— Bonjour, dit-il. Je ne suis pas indiscret ?

Stève s'avança aussitôt, une expression cordiale sur le visage.

— Te voilà, Slim ? fit-il. Justement, j'étais venu demander à Anna quand je pourrais te rencontrer.

— Vraiment, demanda Dunday avec à peine une nuance d'ironie dans la voix, c'est moi que tu voulais rencontrer ? Je ne l'aurais pas cru!

Immobiles, ceux de sa bande étaient collés au mur, tout autour du hall, en apparence indifférents, mais prêts à agir sur un signe.

— Il dit la vérité, Slim! s'écria Anna. Il voulait te voir.

Dunday réprima un rictus. Il reprit, en laissant bien voir par son intonation sarcastique, cette fois, qu'il ne tombait pas dans le panneau :

— Donc, il s'agit de moi ? Très bien, mais, mon très cher Stève, je ne vois pas ce que nous pouvons avoir à faire tous les deux ?

Stève serra les mâchoires. Il dit, pour gagner du temps :

— Je vais te l'expliquer.

— D'accord! fit Slim en s'asseyant. Parle. Mais pourquoi t'adresses-tu justement à moi ?

— Tu es le seul patron de bande que je connaisse, dit Stève.

— Quelle faveur! ironisa Slim. Et alors ? De quoi s'agit-il ?

Les cils de Stève battirent à peine. Il dit sans trembler :

— Des camions blindés.

Du coup, le gangster sauta sur ses pieds et s'avança :

— Parles-tu sérieusement ? On n'attaque pas les camions blindés, il n'y a rien à faire! C'est impossible.

— Ça dépend de toi, riposta Stève, jouant serré. Il suffit d'être renseigné... J'y travaille, moi, aux camions blindés, tu le sais.

Il y eut un silence. De son regard en dessous, Slim fouillait les yeux de Stève, qui ne se détournèrent pas. Ce qu'il crut y lire le convainquit. Se rasseyant, il indiqua une chaise en face de lui à Stève, avec l'air de dire : causons!

***

Arrivé presque à la minute où cette aventure allait trouver son dénouement, Stève, les mains crispées sur le volant du camion blindé, se sentait encore la sueur au front en évoquant les heures passées chez Slim Dunday à mettre au point l'agression.

Le gangster, méfiant, n'avait pas voulu lâcher Stève avant qu'on eût réglé les détails. Faire de Stève son complice était la seule façon pour lui



Stève réussit à maîtriser l'un des gangsters.

de juger si l'offre avait été sincère. Si, au surplus, il conservait des doutes, c'était pour sa jalousie la meilleure occasion de vengeance.

Stève le devinait bien. Ce furent de longues heures de poker, où chacun observait et scrutait l'adversaire et cachait son jeu.

Slim avait envoyé chercher Finchley, un vieil intellectuel déchu et alcoolique, mais qui, sous l'influence de l'alcool, retrouvait un esprit subtil pour agencer un coup bien monté.

Il n'y avait plus à reculer. Stève avait d'abord tenté de décourager Slim en réclamant pour lui la moitié du butin.

— Tu es gourmand, remarqua Slim.

— Tu ne peux rien sans moi, riposta le jeune homme.

— O. K., admit le gangster. C'est toi le patron. Moitié-moitié.

Finchley avait commencé par dire qu'il n'y avait rien à faire du côté des camions blindés. Proposer ce coup, c'était n'y rien connaître.

— Je vais bien vous surprendre, fit Stève. J'y travaille, moi!

Il se prenait à son propre jeu. Depuis qu'Anna lui avait montré l'impossibilité de fuir avec elle sans argent, il se sentait prêt à tout. Finchley déclara que, si on avait un complice sur le camion, cela changeait tout. Il s'installa devant une bouteille de whisky pour dresser les plans.

— Il s'agit de la paye de la compagnie Bliss, exposa Stève.

— A San-Rafaelo, dit Finchley. Sur la côte. Une seule route praticable avant le pont. Cela compliquera la fuite après le coup.

Il demanda une carte, tout en réclamant des sandwiches.

Les heures passaient. La fumée remplissait le salon. Questions et réponses se succédaient sans arrêt.

— A quelle heure part le camion?

— A neuf heures trente.

— Temps de route?

— Quarante minutes.

— Il faut donc agir à dix heures quinze exactement.

— Avez-vous un chimiste?

— Nous avons ça... Avance, Waxie! Il est pharmacien diplômé, dit Slim avec emphase.

Finchley baragouina avec le gangster apothicaire des formules où revenait le mot « chlore ».

A la faveur de ce débat technique, Stève évolua vers la porte.

— Eh, Thompson! fit Dunday qui avait l'œil. Perdu quelque chose?

— Je n'ai plus de cigarettes, dit le jeune homme.

— Voilà mon paquet! fit le gangster en le lui jetant à la volée.

Autour de la table, Finchley posait une nouvelle question :

— Et qui se chargera du butin?

— La voiture est rapide, dit un des gros hommes, elle tape le cent cinquante.

— Je préfère un véhicule très lent, répondit le spécialiste. C'est mieux pour ne pas éveiller les soupçons. Une voiture de marchand de glaces...

Ils demeuraient tous pantois. Finchley but une rasade et reprit :

— Vous aurez besoin d'un alibi, Slim. Et d'un camion-citerne.

— Pourquoi faire?

— Pour simuler une panne et barrer la route. L'embêtant, c'est la radio, maintenant. Que direz-vous si les flics vous rattrapent?

— Que nous partons en voyage, en suivant la côte.

— Pas mal... Mais il faudra faire le voyage. Et l'annoncer... Que la police le sache.

— Je donnerai un souper d'adieu, dit Dunday.

Et, l'imagination stimulée, ce fu encore lui qui imagina cette prétendue querelle, qui le mettrait aux prises avec Stève la veille de l'affaire, mais qui avait failli vraiment mal tourner.

La discussion s'échauffait. Chacun plaçait son mot. Stève se rapprocha d'Anna, étendue sur un divan.

— Tu as compris? lui souffla-t-il en lui allumant sa cigarette. Tu iras dans la bicoque. Je t'y rejoindrai après.

— Stève! Oh! Stève! gémit la jeune femme, je ne peux plus... Si seulement tu ne m'avais jamais rencontrée!

— Tu m'attendras, reprit-il d'un ton résolu et bas. Je ne pourrai pas venir tout de suite. On m'interrogera... Tu attendras. Promis?

La voix de Finchley dominait le brouhaha :

— Et pas de coups de feu!

Stève s'avança de nouveau vers le groupe.

— Je ne veux pas, à propos, dit-il, qu'il arrive quelque chose au vieux type qui sera avec moi. C'est bien entendu?

— D'accord, patron! fit Slim, faussement jovial, en lui claquant l'épaule. T'as rien d'autre à ajouter?

— Si, dit Stève. Qui fera le partage?

— J'en sais rien! fit Slim, choqué. T'as pas confiance parce que je pars en voyage?

— Cela froisse ton amour-propre? demanda Stève, narquois.

— Moi? Je m'en fous pas mal, reprit Slim. Dis qui tu veux.

Il montrait ses hommes :

— Lui? lui? lui? Cela m'est égal. On est réguliers... Ou alors Anna?

— Je ne connais aucun de tes copains, observa Stève. Va pour Anna!

— O. K., fit le gangster. Tu entends, Vincent? Quand tu ramèneras le fric dans ta voiture de marchand de glaces, tu le passeras à Anna... Eh

Stève souffrait, mais l'angoisse qui l'étreignait avait d'autres causes.



bien ! ça va, les gars, tout est réglé !

— Nous serons riches! Nous serons des rupins! s'exclama un des gros hommes en se frottant les mains.

« Nous serons riches! » Stève ne disait rien, mais c'était aussi la phrase qui lui dansait dans la tête...

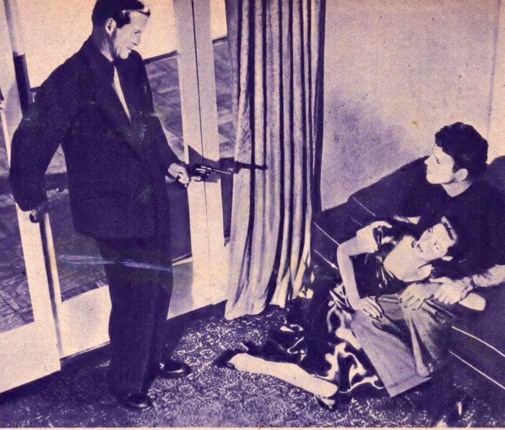
. . . .

« Nous serons riches! », se répétait-il encore, en ce matin fatal qui devait voir l'accomplissement du plan minutieux.

« Nous allons arriver, pensa-t-il, ramené au présent par un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord. On ne peut plus rien arrêter... Dans cinq minutes nous aurons passé le pont, nous serons devant la maison Bliss. Il y aura Vincent en marchand de glaces... et les autres avec la grosse voiture... »

— Stève! Stève! appela le vieux Pop, effaré. Il y a une grosse voiture qui nous a pris en chasse!

— Tu as des visions! répliqua Stève, tout en vérifiant dans le rétroviseur que la puissante machine de Slim les suivait, en effet.



— Tu as gagné, Stève !... Elle est à toi, déclara Dunday.

Mais, au même moment, la voiture accéléra et les doubla. Pop soupira.

— Ouf! je ne sais pas ce que j'ai; je suis nerveux, ce matin!

Au passage, Stève avait reconnu les trois gangsters. Le quatrième, le gros Vincent, déguisé en marchand de glaces, il le dépassa un peu plus loin... Puis, juste avant le pont, le camion-citerne rouge, au ralenti, laissa passer le camion blindé.

« Dix heures quatorze, constata Stève. Quelle précision ! se dit-il ».

Il stoppa devant l'usine. Il descendit, gagna l'arrière du camion, prit son trousseau, ouvrit la serrure de sûreté. Le battant d'acier ouvert, le vieux Pop lui tendit les sacs contenant la paye et sauta péniblement à terre. Chacun deux sacs sur l'épaule et le pistolet au poing, ils se dirigèrent vers l'entrée de chez Bliss. Stève, avant de se mettre en marche, avait refermé à clé le camion blindé.

Ils étaient sur le trottoir quand trois gentlemen les croisèrent. C'étaient Slim et ses deux compagnons. L'un de ceux-ci posa une mallette sur le sol. Les trois hommes prirent leurs jambes à leur cou en ajustant en hâte des masques tirés de leur poche. Une explosion sourde eut lieu. La mallette avait éclaté et il en sortit un nuage suffoquant qui en un rien de temps envahit toute la rue.

La dernière image nette que vit Stève fut celle de la voiture à glace débouchant du pont à grande vitesse. Il se retourna, entendant le vieux Pop pousser derrière lui un râle sourd. Il distingua sa silhouette portant une main à sa gorge et brandissant de l'autre son pistolet.

Les gangsters, protégés par leurs masques, foncèrent sur eux. Dans le brouillard opaque et étouffant, il y eut un éclair rouge ; un coup de feu retentit, suivi d'autres en rafales.

Son mouchoir sur la bouche, Stève se rua dans la direction de son vieux compagnon. Pop gisait, dépouillé de ses sacs, la face contre terre. Un filet de sang sortait de son crâne aux cheveux blancs. Stève, qui avait mis un genou en terre, tira sur une des silhouettes qu'il distinguait confusément et qui s'affaissa. Il baissa la tête à temps, une balle lui siffla aux oreilles. Suffoqué, étouffant, mais animé par la fureur, il tira à son tour une rafale de balles, en cherchant à se replier vers le camion. Il y était arrivé quand il fut atteint au bras gauche. Il tint son arme contre sa poitrine avec son menton pour prendre ses clés. Il n'eut que le temps de réempoigner son arme. Une ombre le chargeait. Malgré le masque et le gaz asphyxiant, il reconnut Slim et tira. Le gangster vacilla, mais s'accrocha à lui, l'obligeant à pointer son pistolet vers le sol. Néanmoins, il pressa encore la gâchette, dans l'espoir d'atteindre son ennemi aux jambes ou au ventre.

Il sentit l'étreinte mollir. Une autre silhouette parut qui empoigna Slim...

Les sirènes d'alerte mugissaient et les voitures de police arrivaient. Stève réussit encore à ouvrir le camion, à y jeter les sacs qu'il n'avait pas lâchés. Il repoussa le panneau et s'affaissa...

***

Maman Thompson, Slade et Hélène guettaient le réveil de Stève dans son lit d'hôpital. Il ouvrit les yeux. Une anxiété mortelle s'y lisait. Le médecin qui venait de procéder à l'installation du blessé s'y méprit.

— Ce n'est rien, fit-il; vous êtes un sacré veinard !

Le bras gauche de Stève, emmailloté, était maintenu en l'air par un appareil à poulie et à contrepoids. Il en souffrait, mais ce n'était pas là la cause de l'angoisse qui l'étreignait. Il murmura :

— Et le vieux Pop ? Il est mort, n'est-ce pas ?

Slade crut bien faire en brandissant un journal.

— Tu as fait de ton mieux, Stève ! s'écria-t-il d'un ton forcé. Tu n'y pouvais rien. Si tu pouvais lire ça : « Attaque d'un camion blindé... Stève Thompson fait échouer l'attentat et sauve la moitié de la paye de l'usine Bliss... » Et ta photo, s'il te plaît! Tu es un héros du jour!

— Pop est mort, murmura encore Stève en fermant les yeux.

Plus tard, les siens partis, la porte de sa chambrette toute blanche s'ouvrit. Il fit effort pour dire :

— Bonjour, Pierre!

— Non, Stève, pas Pierre! Inspecteur! fit durement le visiteur. Tu étais dans le coup, n'est-ce pas ? On n'attaque pas un camion blindé sans un complice dedans! Il faut savoir l'heure exacte!

— Tu es venu pour me dire ça ? dit le blessé avec violence.

Pierre insista :

— Avoue donc! Ils t'ont roulé, Slim et ton Anna! Ah! ils t'ont bien possédé! Tu vois ce que cette femme a fait de toi ?

— Fous le camp, sale flic! cria Stève en essayant de se dresser sur son lit. Tu n'as rien contre moi! Tu ne peux rien!

— Sais-tu une chose ? reprit l'inspecteur, impassible. Slim n'est pas mort. Tu ne l'as pas tué. Il a pu s'enfuir. Si Anna, comme je le crois, t'attend dans un coin quelconque, regarde bien cette porte : Slim enverra jusqu'ici un tueur qui l'ouvrira pour avoir ta peau! Nies-tu encore ?

— Va-t'en! va-t'en! vociféra le blessé avant de retomber épuisé.

Dès cet instant, obsédé par les paroles de Pierre, il vécut, impuissant dans son lit, affaibli par sa blessure, des heures d'épouvante. La porte! La porte! sur qui allait-elle s'ouvrir ?

Le soir venu, l'infirmière lui apporta un somnifère. Par la porte entr'ouverte, il voyait les jambes d'un homme assis dans le couloir. Il n'eut de cesse que l'infirmière eut amené près de lui cet homme, qui dit être là pour sa femme victime d'un accident. Stève n'avait jamais vu ce personnage, un quincaillier de petite ville, à l'en croire... Alors le blessé risqua une prière. Ce M. Nelson ne voudrait-il pas rester auprès de lui cette nuit ?

Le visiteur fut étonné. Stève insista, la sueur d'angoisse au front. Nelson céda et s'installa dans un fauteuil, en travers de la porte.

— Surtout, monsieur Nelson, ne laissez entrer personne! Personne!

Il ne laisserait entrer personne, en effet... Car c'était lui, l'homme envoyé par Slim! L'hôpital endormi, ce fut jeu d'enfant pour lui d'arracher le blessé à son lit. L'instant d'après, jeté dans une voiture que pilotait le prétendu Nelson, Stève revenait à lui.

— Où m'emmenez-vous? Chez Slim?

— Il veut vous voir!

— Écoutez, fit Stève en surveillant dans le rétroviseur les réactions de Nelson, menez-moi où je vais vous dire. C'est là qu'est le butin. Vous aurez... mille... Non? Cinq mille? Mettons dix mille dollars...

Sans mot dire, l'autre accepta d'un signe de tête. Une heure plus tard, Stève arrivait à la bicoque sur la côte, auprès d'Anna.

— Donne dix mille dollars à ce type, dit-il.

Elle s'exécuta, fouillant dans un des sacs que Vincent lui avait remis. Puis, Nelson parti, elle se tourna vers Stève avec fureur :

— Es-tu fou? Amener ici cet homme de Slim? Tu ne comprends pas qu'il va maintenant nous vendre à son patron? Joli travail! Moi, je file!

En hâte, elle bourrait dans une valise du linge et les sacs volés.

— Tu t'en vas? fit Stève, interloqué. Et moi? Est-ce là ton amour?

— L'amour! L'amour! C'est bien le moment de parler d'amour! jeta Anna avec rage. Tu es toujours le même, tu ne comprends rien!

— Oh si! fit-il douloureusement, je commence à comprendre! Dire que j'ai passé tant de nuits à penser à toi, à rêver de te serrer dans mes bras...

— Je regrette, je n'y peux rien, répliqua-t-elle, gagnant la porte.

Mais, l'ayant ouverte, elle recula avec un cri d'épouvante et vint se réfugier contre Stève, qui l'enlaça de son seul bras valise : Slim Dunday montait les marches du perron... Péniblement, en gémissant, en s'appuyant sur une canne. Il avait de gros pansements autour des deux jambes. Chaque pas devait être affreusement pénible, mais il avançait. Il tenait un revolver à la main. La sueur ruisselait sur son visage.

Anna et Stève le regardaient approcher. Il s'accota au chambranle de la porte. Et il parla, d'une voix entrecoupée :

— J'avais deviné que tu viendrais ici, Stève... Je savais ce que tu voulais... Tu aimes Anna... Moi aussi...

Son accent était sans haine. Il leva vers eux le pistolet.

— C'est toi qui as gagné, Stève, reprit-il... Elle est à toi... Serre-la... serre-la fort!

Les deux condamnés s'étreignirent. La femme leva ses yeux clairs vers ceux de l'homme :

— Stève! fit-elle.

— Anna! murmura-t-il.

Alors, Slim se mit à tirer avec frénésie, criblant encore leurs deux cadavres quand ils eurent roulé à ses pieds. Puis il demeura à les contempler d'un air stupide. Et il ne fit pas un mouvement quand la sirène d'une voiture de police retentit, de plus en plus proche...

FIN

Dunday ne pouvait détacher ses regards du couple qu'il venait d'abattre.



NUMÉROS DÉJA PARUS :

Les numéros 1 à 45, 47, 49 à 57, 67, 71 à 78, 80 et 81 sont épuisés.

Numéros à 8 francs.

46 — Paris-New-York.
48 — Sérénade.
58 — Espionne à bord.
59 — Contre-Enquête.
60 — Le Ciel peut attendre.
61 — L'Éventail.
62 — Quatre plumes blanches.
63 — 13, rue Madeleine.
64 — Le silence est d'or.
65 — La double énigme.
66 — Rendez-vous à Paris.
68 — Une Femme dangereuse.
69 — Le Chant de l'Exilé.
70 — Une vie perdue.

Numéros à 10 francs.

79 — La duchesse des bas-fonds.
82 — Révolte à bord.
83 — Café du Cadran.
84 — Humoresque.
85 — Par la fenêtre.
86 — Buffalo Bill.
87 — Johnny Apollo.
88 — Bethsabée.
89 — Le crime de Mme Lexton.
90 — Route sans issue.
91 — Les dernières vacances.
92 — La blonde incendiaire.
93 — Le retour de Frank James.
94 — Vertiges.
95 — San Antonio.
96 — Ruy Blas.
97 — Les caprices de Suzanne.
98 — Mademoiselle s'amuse.
99 — Aloma, princesse des îles.
100 — Erreur judiciaire.
101 — Une femme cherche son destin.
102 — Renégate.
103 — L'aveu.
104 — Après l'amour.
105 — Kenzi.
106 — L'exilé.
107 — Éternel conflit.
108 — Les Frères Bouquinquant.
109 — Le Maître de Forges.
110 — Destins.
111 — Une jeune fille savait...
112 — Shanghaï.
113 — L'aventure commence demain.
114 — Les condamnés.
115 — Les voyages de Sullivan.
116 — Ali-Baba et les quarante voleurs.
117 — L'impeccable Henri.
118 — La maison du Dr Edwardes.
119 — Les anneaux d'or.
120 — Lettre d'une Inconnue.
121 — Les amoureux sont seuls au monde.
122 — Le secret derrière la porte.
123 — Carrefour du crime.
124 — Les passagers de la nuit.
125 — La Révoltée.
126 — Le Charlatan.
127 — Métier de fous.
128 — Ne dites jamais " adieu ".
129 — Correspondant 17.
130 — La Nuit Blanche.
131 — Duel au Soleil.

Numéros à 12 francs.

132 — Deux amours.
133 — Le Carrefour de la mort.
134 — La Chartreuse de Parme.
135 — Ils étaient tous mes fils.
136 — Le Diable blanc.
137 — Depuis ton départ...
138 — Fandango.
139 — Les dieux du dimanche.
140 — Suprême aveu.
141 — La Fière Créole.
142 — Le droit de l'enfant.
143 — D'homme à hommes.
144 — Le mur des ténèbres.
145 — Femme ou maîtresse.
146 — Le colonel Durand.
147 — Le pays du « Dauphin vert ».
148 — La Voix du Rêve.
149 — « Pattes blanches ».
150 — Aventure en Irlande.
151 — Prisonniers du Destin.
152 — Étranges vacances.
153 — Ambre.
154 — Cinq tulipes rouges.
155 — Nuit de décembre.
156 — Olivier Twist.
157 — La Valse dans l'ombre.
158 — Une Femme par jour.
159 — Jo la Romance.
160 — Ces dames aux chapeaux verts.
161 — La Femme de l'autre.
162 — Fabiola.
163 — Capitaine de Castille.
164 — Jean de la Lune.
165 — L'homme aux abois.
166 — Le Retour.
167 — Les amants de Vérone.
168 — L'appel de la forêt.

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 8, 10 ou 12 fr. (Ajouter 10 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés.) *Pour envoi à l'étranger* : 2 fr. de plus par exemplaire pour frais d'envoi.

MON FILM
5, boul. des Italiens, PARIS (2e).
Aucun envoi contre remboursement.



L'Administrateur-Gérant : Gaston ALLEMANE. Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S.-et-O.). — C. O. L. 31-1631. — 8249-10-49. — Dépôt légal : 4e trimestre 1949.



mon FILM

Charles Boyer

(photo WARNER BROS)